



## ENQUÊTE

# LES RELIQUES : SIGNES DE MORT OU PORTEUSES DE VIE ?

**C'**est une bonne nouvelle : dans plusieurs diocèses de France et d'Europe, le culte des reliques a repris. À l'instar des pèlerinages qui se multiplient, de plus en plus de catholiques français retrouvent les chemins de ce culte très ancien, qui remonte aux premières années de la vie de l'Église.

Retour de la superstition ? Même si ce travers est toujours possible et n'est, bien sûr, pas à négliger, le culte des reliques témoigne d'abord que le christianisme est une religion de l'Incarnation, à l'image de son divin fondateur, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est aussi un rappel que nous ne sommes que de passage sur cette terre, en pèlerinage vers notre destinée éternelle, le Ciel.

Et c'est aussi la consolante assurance que nous ne sommes pas seuls au long de ce chemin, souvent semé d'embûches. Avant nous, les saints de la chrétienté ont ouvert la voie et ils continuent de nous accompagner. En les priant et en vénérant leurs reliques, témoins insignes de leur passage sur terre, nous nous préparons ainsi à les rejoindre.

Ce culte est donc à prendre au sérieux et ce d'autant plus que les moyens extraordinaires que la technique moderne met à notre disposition, permettent aujourd'hui d'identifier plus scientifiquement ce que la mémoire des temps avait pieusement conservé. Et il y a de véritables surprises, comme le révèle le chef attribué à sainte Marie-Madeleine.



**AVEC :**

**PHILIPPE MAXENCE  
ABBÉ STÉPHANE MORIN**

# Et le visage de Marie-Madeleine apparut...

## ENTRETIEN AVEC L'ABBÉ STÉPHANE MORIN

Archiviste diocésain de Fréjus-Toulon

**Le diocèse de Fréjus-Toulon possède des reliques de sainte Marie-Madeleine dont on peut faire remonter l'origine jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à des recherches récentes et aux derniers progrès de la technique, on en sait plus désormais.**

**I Les reliques de sainte Madeleine à Saint-Maximin ont connu récemment un regain d'intérêt grâce à la technique de la reconstitution faciale. De quoi s'agit-il exactement ?**

Depuis au moins la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, sont vénérées à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var) d'importantes reliques de sainte Marie-Madeleine dont le chef de celle-ci. À la suite à un concours de circonstances providentiel, le diocèse a chargé en 2017 le Dr Philippe Charlier, médecin légiste bien connu pour ses analyses de restes de personnages illustres, et M. Philippe Froesch (société Visualforensic), sculpteur info-graphiste diplômé de l'École nationale des Beaux-Arts de Nantes, de redonner virtuellement un visage à ce crâne insigne.

Concrètement, plus de 400 photos du chef de sainte Marie-Madeleine ont été prises sans que le reliquaire soit ouvert. À partir de ces clichés, M. Froesch a reconstitué le crâne en trois dimensions auquel il a virtuellement restitué les chairs jusqu'à proposer un portrait saisissant, présenté à Martigues en septembre 2017, dans le cadre d'un colloque patronné par le Vatican.

**I Quelles sont les conclusions que l'on peut tirer de ce travail ?**



Se cantonnant à leur domaine de compétences, Philippe Charlier et Philippe Froesch ne prétendent pas reconstituer le visage de sainte Marie-Madeleine mais proposent le visage vraisemblable du crâne étudié, sans entrer dans le débat de l'authenticité de la relique. Quoiqu'il en soit, dès les années 1970, le CNRS avait établi que les principales reliques attribuées à Marie-Madeleine conservées en France étaient celles d'une femme de type « méditerranéen gracile », d'environ 1 m 48 et morte autour de 50 ans. L'équipe du Dr Charlier a entériné cette précédente analyse en croisant les caractéristiques du chef et les statistiques morphologiques propres au type « méditerranéen ». S'il est rassurant

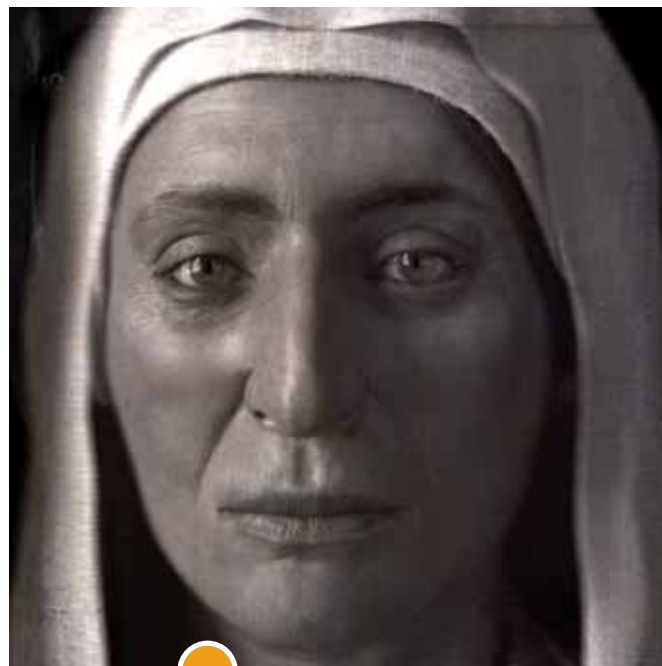
que le résultat s'éloigne de la représentation occidentale de la sainte, seules des analyses ADN et par le carbone 14 donneraient l'origine ethnique et l'âge de ces reliques ; mais il faudrait pour cela l'aval du Vatican. Outre la reconstitution faciale, le Dr Charlier a analysé un des cheveux de la mèche que nous conservons de Marie-Madeleine. Naturellement brune mêlée de roux, cette chevelure présente des dépôts significatifs de diatomées fossiles révélant l'usage probable d'argile contre les parasites ou comme base de coloration : une pratique bien connue en Orient dès l'Antiquité, peut-être à l'origine de la traditionnelle couleur rousse attribuée à la chevelure de Marie-Madeleine. >>>

>>> Enfin, aucune pathologie, aucune cause de la mort, ni aucune trace d'embaumement n'ont été décelées. Une analyse toxicologique nous en révélerait peut-être davantage mais, nécessitant la destruction du prélèvement de cheveux, même infime, le Vatican devrait là encore l'autoriser.

En attendant, la reconstitution faciale et ces premières analyses non destructrices ont été l'objet d'une publication dans une revue scientifique internationale en décembre 2018.

### I Des analyses avaient été faites dans le passé et abandonnées dans les années 1970. Savez-vous pour quelles raisons ?

Victor Saxer (1918-2004) et Raymond Boyer (1925-2011), tous deux prêtres du diocèse et scientifiques reconnus, durent attendre l'épiscopat de Mgr Barthe pour qu'un évêque de Fréjus-Toulon les autorise à procéder à des analyses qu'ils demandaient depuis plus de vingt ans. En effet, Mgr Saxer avait consacré sa thèse de théologie au *Culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge* (1953), où il contestait toute réalité historique à la venue de Marie-Madeleine en Provence. En février-mai 1974, une expertise anthropologique des principales reliques de la sainte conservées en France (Saint-Maximin, Vézelay, La Sainte-Baume, La Madeleine de Paris) fut donc menée à l'Institut d'Archéologie méditerranéenne (CNRS) sous la direction de l'abbé Boyer. Mgr Saxer publia le rapport anthropologique en 1977, en annexe d'un de ses articles où il déniait toute authenticité aux reliques de Saint-Maximin comme à celles de Vézelay. Ce n'était pourtant pas les conclusions du CNRS qui ne contredisaient en rien la tradition provençale. Outre les limites techniques de l'époque, il fut sans doute difficile d'aller à l'encontre du verdict sans appel de Mgr Saxer, professeur et recteur de l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne (1966-1989), président du Comité pontifical des Sciences historiques (1989-1998) et de l'Académie pontificale romaine d'Archéologie (1995-2003). Quant à l'abbé Boyer, il partageait en



Le visage de sainte Marie-Madeleine, reconstitué à partir de l'étude de son crâne. Ci-dessous, son pied conservé à Rome.

général le scepticisme de son confrère à l'égard des reliques.

### I En dehors de la performance technique, les résultats récents ont-ils une importance pour l'histoire et la piété concernant sainte Marie-Madeleine ?

Ces résultats préliminaires ne peuvent bien évidemment trancher une controverse de plusieurs siècles sur l'authenticité des reliques de Marie-Madeleine. Ils approfondissent toutefois par de nouveaux moyens techniques l'analyse anthropologique du CNRS, restée quasi inexploitée depuis 1974, et semblent comme elle plutôt confirmer la tradition provençale que l'infirmier ; du moins n'a-t-on trouvé encore aucun élément en contradiction absolue avec cette dernière. Il en aurait été autrement si, par exemple, le portrait reconstitué avait été celui d'une Scandinave ou d'une Africaine, ou si les cheveux s'étaient révélés d'origine animale. Il n'en demeure pas moins que seules des analyses génétiques et une datation au carbone 14 pourraient ébranler les certitudes des disciples de Mgr Saxer.

Parallèlement à ces études anthropologiques, les sources de la tradition magdalénienne sont revisitées à la lumière des traditions orales orientales et des découvertes archéologiques récentes. Les travaux de Pierre Perrier, notamment sur l'apostolat de saint Thomas en Chine, apportent une crédibilité nouvelle à des récits longtemps considérés comme légendaires : c'est l'historiographie des origines de l'Église et de la première évangélisation qui est en plein renouvellement, du fait notamment >>>



>>> de ce que nous savons aujourd'hui des échanges à l'échelle de la Méditerranée et de l'Eurasie. Si l'on trouve des Chinois dans le cimetière romain de Londres et si saint Thomas a effectivement gagné la Chine, saint Jude l'Arménie, saint Paul, voire saint Jacques, l'Espagne, serait-il si aberrant que « l'Apôtre des Apôtres » ait évangélisé la Provence ? C'est pour faire le point sur cette question que le Comité pontifical des Sciences historiques organise en octobre 2020 à Rome un colloque de trois jours sur l'histoire des premiers siècles de l'Église, auquel Philippe Charlier et moi-même aurons l'honneur d'intervenir relativement aux reliques de Marie-Madeleine.

### **I D'où viennent exactement les reliques de sainte Madeleine qui sont en votre possession ?**

Aussi critique qu'ait été Mgr Saxer sur l'authenticité de ces reliques, il ne remettait pas en cause leur identité : depuis leur invention en 1279 dans un mausolée paléochrétien devenu depuis la crypte de la basilique de Saint-Maximin, on peut assez aisément suivre ces reliques jusqu'à la Révolution où elles furent profanées et partiellement dispersées. Celles sauvées du désastre furent restituées dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, soit à la basilique soit à La Sainte-Baume.

### **I En dehors de votre diocèse, trouve-t-on des reliques de sainte Madeleine dans d'autres endroits de France ou d'Europe ? Des recherches similaires aux vôtres ont-elles été entreprises ?**

À ma connaissance, qui est loin d'être exhaustive, les principales reliques de sainte Marie-Madeleine conservées en France, en dehors du diocèse de Fréjus-Toulon, se trouvent à La Madeleine de Paris et à Vézelay. Celle de Paris fut extraite de Saint-Maximin en 1781, à la demande de Louis XVI, pour être donnée au duc de Parme. Revenue à Paris en 1810 à la suite des conquêtes napoléoniennes, elle fut conservée par les carmélites de la rue de Vaugirard qui la cédèrent finalement à la paroisse de La Madeleine en 1824. Vézelay s'est vu restituer en 1876 une relique dont ce même sanctuaire avait été privé au XIII<sup>e</sup> siècle et reçut au début du XX<sup>e</sup> siècle un fragment de la relique de La Madeleine de Paris.

À Rome, en l'église San-Giovanni-Battista-dei-Fiorentini, est également vénéré un pied de Marie-Madeleine. Au mont Athos, le couvent Simonopetra conserverait la main gauche de la sainte qui viendrait d'Éphèse, selon la tradition orthodoxe qui se trouve sur ce point en contradiction avec la tradition provençale.

Les reliques du diocèse de Fréjus-Toulon, de Paris et de Vézelay avaient été l'objet de l'étude du CNRS dirigée par l'abbé Boyer en 1974. Je ne sais si les diocèses de Paris et de Sens-Auxerre ont poursuivi plus avant ces analyses depuis, ni si Rome et le mont Athos en ont fait

de comparables. Nous nous occupons en priorité des reliques dont nous avons la garde, espérant bien sûr établir une collaboration avec les diocèses et les communautés intéressés par cette démarche pluridisciplinaire.

### **I Comme archiviste du diocèse de Fréjus-Toulon, vous avez entrepris plus largement un vaste chantier de réhabilitation des reliques. Pour quelles raisons ?**

À proprement parler, je ne m'occupe pas des reliques du diocèse en tant qu'archiviste mais au nom d'une délégation assumée conjointement avec la Commission d'Art sacré et la chancellerie. Quoiqu'il en soit, la tâche accomplie dans notre diocèse est encore bien modeste et trouve ses équivalents dans d'autres diocèses. Il s'agissait tout d'abord d'établir un inventaire des reliques de l'évêché afin d'apprécier la richesse de ce dépôt et d'établir un mode de conservation approprié. Les analyses de ces reliques que l'équipe du Dr Charlier a également effectuées ont facilité leur identification dans les sources documentaires dont nous disposons. Désormais, nous entamons la dernière phase : la remise à disposition des reliques de l'évêché aux paroisses qui en feront la demande pour telle ou telle initiative pastorale. Cette expérience circonscrite à l'évêché est destinée à s'étendre aux paroisses afin de constituer à terme un inventaire général des reliques et reliquaires du diocèse, instrument indispensable pour répondre à la dévotion des fidèles et lutter contre toute négligence et détournement.

### **I Dans quel état se trouvent généralement les reliques sur lesquelles vous intervenez ?**

Les reliques dont nous nous occupons principalement pour l'instant sont celles conservées à l'évêché, la >>>



Statue reliquaire de saint Hermentaire, évêque et confesseur, conservée à Draguignan.

>>> plupart hors de tout reliquaire, dans le meilleur des cas dans des enveloppes scellées avec mention de leur origine. Les authentiques qui devraient en principe accompagner chaque relique sont souvent perdus ou conservés en vrac avec des dizaines d'autres. En bref, nous sommes confrontés soit à des reliques sans reliquaire ni authentique ou avec l'un sans l'autre soit à des authentiques sans relique.

Par ailleurs, reliques et documents ont souvent eu à souffrir de mauvaises conditions de conservation (chocs thermiques, humidité, parasites...). Nous avons donc recours à des restaurateurs agréés pour consolider un os en cours d'effritement ou définir les bons matériaux pour de futurs reliquaires à confectionner.

**I En dehors du cas de sainte Marie-Madeleine que nous avons déjà évoqué, comment peut-on déterminer l'authenticité d'une relique ?**

Les éléments essentiels en la matière sont le sceau apposé sur le reliquaire voire directement sur la relique, et l'authentique, document écrit délivré par l'autorité ecclésiastique compétente, précisant l'origine de la relique avec une description succincte de celle-ci et de son reliquaire. Le sceau peut suppléer partiellement à la disparition de l'authentique car il témoigne tout de même d'une validation officielle identifiée dans le temps et l'espace.

L'attention scrupuleuse que l'Église a traditionnellement portée aux reliques s'explique par sa crainte d'honorer des reliques douteuses ou superstitieuses. Les ordinaires devaient donc prudemment retirer les reliques dont ils

étaient certains de l'inauthenticité. L'Église n'en conserve pas moins un grand attachement à la tradition : une relique objet d'un culte ancien, aussi constant et paisible que

possible, jouit ainsi traditionnellement d'une présomption de droit et il faut des arguments certains pour en nier l'authenticité.

S'il arrive toutefois qu'une relique soit reconnue comme n'appartenant pas au corps du saint vénéré, elle n'est pas à mépriser pour autant et encore moins à vandaliser comme le firent les expéditions huguenotes au XVI<sup>e</sup> siècle dans maintes églises de France. Même inauthentique, la relique garde une valeur humaine sacrée car elle a été l'occasion de prières sincères adressées au saint et à travers lui à Dieu. Ce respect prudent sera d'autant plus opportun s'il est avéré que des guérisons ont été obtenues par l'intercession du saint invoqué même si les ossements vénérés n'étaient pas les siens. Les reliques ont une fonction complémentaire de mise en présence des saints sans jamais être confondues avec eux.

**I Comment remettez-vous à l'honneur les reliques qui sont en possession du diocèse ou des paroisses ? Y a-t-il des étapes et des procédures à respecter ?**

Cette remise à l'honneur des reliques est le fruit d'une collaboration étroite entre les Archives, la Commission d'Art sacré et la chancellerie, les premières se chargeant de la relique en elle-même (inventaire, identification, restauration), la deuxième du reliquaire (inventaire, restauration, fabrication), la dernière de l'imposition des sceaux et de la validation des authentiques et procès-verbaux. En matière de procédures et de liturgie, il s'agit de retrouver les pratiques traditionnelles, assez peu décrites dans les sources que nous avons jusqu'à présent consultées, et de les adapter au mieux aux circonstances présentes. D'autres diocèses sont heureusement plus avancés que nous sur tel ou tel point et nous bénéficions de leur expérience comme ils n'hésitent pas non plus à nous consulter. ◆



Les reliques des martyrs Urbain, Modeste, Justin, Aurélien et Simplicius, accompagnées de leur authentique et conservées aux archives de Fréjus-Toulon. Ci-dessus, reliquaire de sainte Innocente, martyre (Draguignan).

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE MAXENCE

# POURQUOI VÉNÉRER DES RELIQUES ?

Longtemps méprisées comme objets de superstition ou systématiquement considérées comme douteuses, les reliques resurgissent dans la pratique religieuse et connaissent de nouveau un surprenant succès. Éclaircissements sur un culte très ancien, approuvé par l'Église sous réserve de certaines règles de prudence, et qui trouve son fondement dans la notion même d'Incarnation.

## ABBÉ STÉPHANE MORIN

Le culte des reliques est lié intrinsèquement à la vie de l'Église, à son développement et à la propagation de l'Évangile. L'honneur rendu aux restes corporels des saints est ainsi attesté dès le II<sup>e</sup> siècle, d'abord à l'égard des martyrs : on se rassemblait près de leurs tombeaux ; on vénérait leurs ossements ou les objets perpétuant leur souvenir. Ce culte connut un développement considérable dès le IV<sup>e</sup> siècle avec toutefois une différence de pratique entre l'Orient et l'Occident.

### LE RESPECT DES MORTS

À l'Est, on osait tirer les corps saints de leurs tombeaux voire les démembrer pour diffuser leurs reliques. Tel ne fut pas le cas à Rome : on y vit bien quelques déplacements de corps de martyrs du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle, mais sans comparaison avec ce qui se pratiquait en Orient. En effet, la loi romaine interdisait fermement de troubler le repos d'un mort, ne serait-ce qu'en déplaçant son tombeau, et on s'y conforma jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle : on se contentait donc à Rome d'offrir des reliques figuratives, généralement des linges ayant touché le tombeau ou de l'huile ayant brûlé à proximité. On accueillait en revanche volontiers les reliques venant d'ailleurs, même divisées. À partir du VIII<sup>e</sup> siècle toutefois, à la faveur des translations collectives de martyrs inhumés dans les cimetières



La sainte Tunique offerte par Charlemagne à l'abbaye d'Argenteuil.

suburbains, la pratique orientale du partage des corps s'imposa en Occident. Tandis que la partie la plus notable était déposée dans une basilique qui devenait le centre du culte, de nombreuses parcelles enrichissaient les dépôts d'autres sanctuaires ou contribuaient à la consécration d'autels.

L'extension du culte aux saints évêques, ascètes et moines d'Orient et d'Occident (après le IV<sup>e</sup> siècle) multiplia le nombre de reliques durant tout le Moyen Âge. Les pèlerinages en Terre sainte ou à Rome, les invasions normandes et sarrasines ainsi que les croisades favorisèrent leur circulation, leur trafic voire leur contrefaçon, que le protestantisme exagéra cependant au-delà de toute mesure.

C'est pourquoi le concile de Trente prit la défense du culte des saints et de leurs reliques tout en réprimant les réels abus qui avaient pu s'y glisser. Soutenu par les jésuites et les bénédictins, le culte des reliques connut sous la Contre-Réforme un nouvel essor associant respect et prudence. Hélas, le siècle des Lumières et sa déchristianisation progressive contribuèrent au déclin de la dévotion jusqu'à la Révolution où bien des reliques furent profanées, dispersées ou détruites.

### LES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

À celles sauvées de la tourmente révolutionnaire, on adjoignit celles des martyrs de cette dernière ; mais l'invention de nouvelles reliques au XIX<sup>e</sup> siècle est surtout due aux progrès de l'archéologie chrétienne. Mains corps entiers de saints furent extraits alors des catacombes, leurs translations donnant lieu à des fêtes solennelles. De même, les missions étrangères eurent leur lot de martyrs dont les reliques enrichirent les vieux pays catholiques. Enfin, les deux guerres mondiales contribuèrent elles aussi au culte des reliques, que ce soit par la découverte de tombeaux disparus dans des sanctuaires dévastés (saint Albert à Reims) ou par les multiples occasions de sacrifice pour des héros de la foi.

Depuis une cinquantaine d'années, pour des raisons multiples (consumérisme des Trente Glorieuses, œcuménisme catholique privilégiant le protestantisme à l'Orthodoxie, réaménagement >>>



>>> des églises suite à la réforme liturgique, idéologie du bien-être, etc.), les reliques ont été reléguées dans les placards de sacristie, des fonds d'archives, quand elles n'ont pas été vendues ou tout simplement jetées à la décharge. Cette désaffection générale se retrouve dans le nouveau droit de l'Église (1983) qui ne compte plus qu'un canon (n° 1 190) relatif aux reliques, contre 17 précédemment. De même, le *Catéchisme de l'Église catholique* (1998) n'évoque cette question que dans un seul de ses articles (n° 1 674).

### LA RÉPONSE À NOTRE SOCIÉTÉ POSTMODERNE

Le retour de la ferveur pour les reliques, constaté dans les années 2010 où soudainement les fidèles réclamèrent les saints qu'ils vénéraient autrefois en paroisse, paraît d'autant moins explicable à une frange de l'Église gagnée par l'esprit du monde : signe providentiel à n'en pas douter tant les reliques contrarient les « valeurs » de notre société postmoderne. En effet, le culte des restes des saints est une manifestation éminente de la foi de l'Église, récapitulant l'Incarnation de Dieu et la déification de l'homme par l'action vivifiante du Saint-Esprit, la résurrection des corps et la communion des saints. Ce que synthétisa le concile de Trente de manière définitive : « *les corps des martyrs et des autres saints, qui vivent avec le Christ, ont été les membres vivants du Christ et le temple du Saint-Esprit, et ils sont appelés à être ressuscités et glorifiés par Lui pour une vie éternelle. Ils doivent donc être vénérés par les fidèles, car Dieu accorde par eux de nombreux bienfaits aux hommes* » (session XXV).

Cette dévotion témoigne ainsi d'un rapport au corps très éloigné de celui prôné par notre société prétendument « libérée ». Nous sommes ici à rebours de la beauté physique éphémère assénée aujourd'hui dans le domaine artistique, sportif ou publicitaire. Elle ne s'apparente pas davantage aux pratiques funéraires, car le saint est vraiment présent, son âme en gloire conservant un lien mystérieux avec ses restes. Les reliques instaurent une relation personnelle avec un saint, vécue dans la foi par les fidèles. On s'adresse à lui comme



Les reliques de sainte Maria Goretti, exposées en 2015 en la cathédrale Saint-Joseph de Columbus (Ohio, États-Unis).

## ” Les reliques instaurent une relation personnelle avec un saint déterminé.

on s'adresse à Dieu dans le tabernacle, un Dieu que l'on peut prier partout mais d'une manière particulière devant la Présence réelle. De même peut-on prier un saint en tout lieu mais d'une manière plus incarnée en présence de ses reliques.

De façon radicale, les reliques nous renvoient à ce paradoxe de la foi chrétienne, selon lequel des signes de mort se révèlent porteuses de vie. Ainsi en est-il déjà du poisson pêché par Tobie dont le foie chasse le démon et le fiel guérit de la cécité. Les Pères de l'Église ont reconnu dans ce poisson le Christ Rédempteur et dans le fiel l'amertume de la Croix. Celle-ci doit être vue avec nos yeux de chair pour ce qu'elle est : un gibet, signe de mort par excellence, rappelant à notre sensibilité l'insignifiance de la nature humaine. Avec les yeux de la foi en revanche, comme la Croix est le signe de la victoire du Christ, les reliques sont le signe de la présence de l'Église triomphante auprès de l'Église militante.

À l'heure où institutions, pays et individus sont menacés de dissolution dans un matérialisme globalisé, la Providence ressuscite une dévotion incarnée par nature, enracinée dans l'inconscient collectif des peuples chrétiens. Nul doute qu'il faille y voir, dans le prolongement de Fatima, un appel à la pénitence pour la conversion des pécheurs ainsi qu'un avertissement au monde s'érigeant toujours davantage comme son propre Législateur. Si le dernier combat de la Sainte Vierge contre Satan doit porter sur la famille et la vie, il est manifestement engagé, et les saints, avec les anges, ne peuvent qu'y participer. La Reine du Ciel convoque le ban et l'arrière-ban dans cette bataille ultime. Aux pauvres pécheurs que nous sommes, militant au sein d'une Église gravement investie par l'Ennemi, les reliques offrent la consolation de percevoir, dans l'obscurité de la foi, les chars et les chevaux de feu de l'armée céleste nous portant assistance (2 Rois, VI, 17). ◆

Bibliographie : Jean-Michel Sanchez, *Reliques et reliquaires, Jérusalem, Rome, Compostelle et... La Provence*, Éditions grégoriennes, 2009 ; Michel Stavrou, « Le culte des reliques des saints et sa signification spirituelle dans la tradition chrétienne », dans *Bulletin de l'Association des Archivistes de l'Église de France*, n° 84, 2015, p. 25-32.

# L'ART DES RELIQUAIRES AU COURS DES SIÈCLES

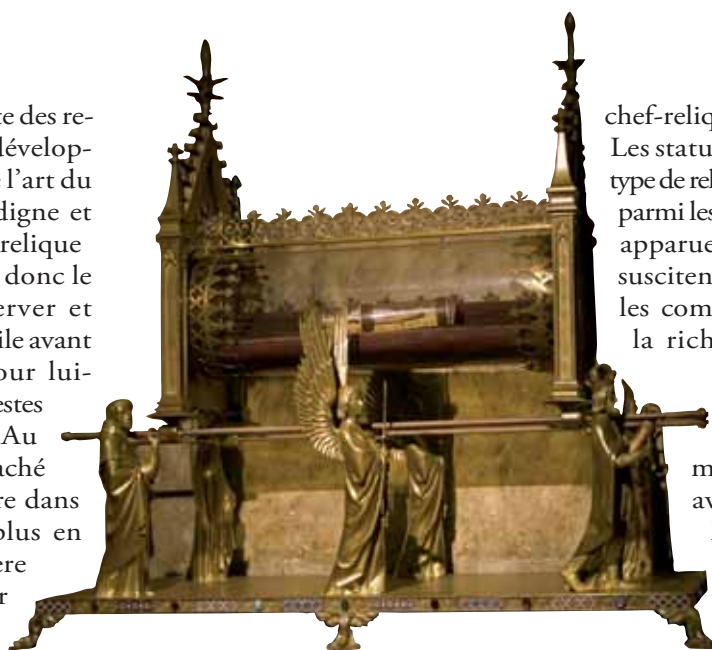
Destinés à contenir, transporter ou exposer les restes des saints, les reliquaires ont évolué dans leurs formes, leurs matériaux et leurs décors tout au long de l'ère chrétienne, traduisant ainsi l'importance qui leur est accordée, la nécessité de dissimuler ou de montrer, la vénération plus ou moins grande des fidèles ou le recours à leur vertu protectrice.

L'importance du culte des reliques explique le développement parallèle de l'art du reliquaire offrant un écrin digne et d'autant plus précieux que la relique est vénérée. Le reliquaire est donc le réceptacle destiné à conserver et exposer des reliques. Objet utile avant tout, il est embelli non pour lui-même mais pour honorer les restes vénérables qu'il contient. Au cours des siècles, il passe de caché à de plus en plus ostentatoire dans la sphère publique, et de plus en plus « intime » dans la sphère privée, sa forme et son décor variant selon l'utilisation et le contexte artistique.

## DÈS LE II<sup>E</sup> SIÈCLE

Il existe très certainement dès les premiers temps du christianisme de ces cassettes de formes diverses recevant les reliques des martyrs, comme en témoigne au début du II<sup>e</sup> siècle le martyr de saint Ignace dont les restes furent disposés dans un coffre « *comme un inestimable trésor* ».

À partir du IV<sup>e</sup> siècle, l'autel d'une église, à défaut d'être érigé sur la tombe d'un saint, doit contenir une ou plusieurs reliques dans une *capsella*, coffret de matériaux divers, pouvant également servir à la translation de reliques. D'autres reliquaires d'autel sont désignés sous le nom de *memoriae*, sortes d'urnes funéraires, réalisées en terre cuite ou en pierre et placées



Le reliquaire-monstrance de l'église de la Madeleine à Vézelay, contenant des reliques de sainte Marie-Madeleine. Il est porté par un évêque, un roi, deux anges, un moine et une reine.

dans un espace aménagé sous l'autel pour permettre la vénération.

Au cours des siècles, les *capsella* évoluent en coffrets reliquaires garnis de pierres et savamment ouvragés. Placés à l'origine obligatoirement sous l'autel, ils sont autorisés sur celui-ci à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Les reliquaires deviennent dès lors plus visibles, gagnent en dimensions et en originalité. Ceux fabriqués en Occident adoptent des formes anthropomorphiques, manifestant à l'extérieur la nature de leur contenu (par exemple

chef-reliquaire, bras-reliquaire, etc.). Les statues reliquaires sont un autre type de reliquaires anthropomorphiques parmi lesquels les célèbres « majestés » apparues au X<sup>e</sup> siècle. Ces statues suscitent l'engouement des fidèles, les commanditaires rivalisant par la richesse des réalisations. En

Orient, les reliquaires demeurent des coffrets dont les décorations plus ou moins riches sont sans rapport avec la vie du saint concerné.

Manifestement, ces derniers étaient fabriqués à l'avance et non pas pour des reliques particulières.

## PROPOSÉS À LA VÉNÉRATION DES FIDÈLES

Pour répondre également au développement de la pratique processionnelle, les reliquaires doivent être vus de loin et entendus par le tintement des clochettes qui les ornent. Cathédrales, églises paroissiales et abbayes regorgent alors de reliques et transportent périodiquement les plus vénérées dans de grands coffres à travers villes et villages afin de récolter des dons pour la construction ou la réparation de l'église. Les châsses-reliquaires apparaissent au XII<sup>e</sup> siècle : conservant l'intégralité du corps, elles adoptent une forme de cercueil ou parfois d'église. Les sommes récoltées déclinant probablement dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, on expose de moins en moins les reliques à ces dangereuses >>>



>>> pérégrinations, sauf en cas de calamités publiques : on les conserve dès lors dans les trésors des églises, leur confectionnant des reliquaires dont les formes belles et variées attirent l'attention des pèlerins sur la dignité de leur contenu.

Pour magnifier la victoire des saints sur la mort comme sur le protestantisme, la Contre-Réforme met en scène des reliquaires monumentaux autour de la célébration eucharistique : des châsses sont incorporées au retable des autels pendant que d'autres contenant, moins imposants mais réunissant plusieurs saints, sont disposés sur les gradins. Cette assemblée glorieuse est ainsi associée quotidiennement au saint sacrifice de la messe, dans toute la pompe de la liturgie tridentine.

#### INTIMITÉ AVEC LES SAINTS

Si le siècle des Lumières est marqué par un recul de la dévotion, les orfèvres demeurent sollicités par les communautés religieuses et les confréries. Parallèlement, l'essor des reliquaires domestiques révèle l'intimité simple et profonde que les fidèles partagent encore avec leurs saints tutélaires. Dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement en Provence, il est ainsi d'usage de posséder chez soi des reliques de saints exposées dans des cadres fixés au mur, à la tête du lit ou au-dessus de la porte d'entrée, comme tout objet de protection ou de dévotion. Les plus volumineux de ces reliquaires sont des boîtes, encadrées plus ou moins richement, confectionnées dans des couvents de contemplatives. Pour mettre les reliques en valeur, les moniales s'inspirent d'ouvrages d'orfèvrerie anciens mais substituent au métal précieux des « paperoles » : de minces bandes de papier doré sur tranche, posées perpendiculairement au support, sont mises en forme, enroulées et frisées avec art. Les religieuses utilisent aussi des papiers colorés qu'elles mélangent aux dorés pour enrichir encore davantage leurs compositions. L'expérience aidant, elles mettent au point tout un langage ornemental de fleurs, de couronnes, de gerbes, de grappes, de colonnes... la grande valeur accordée aux reliques

justifiant une telle préciosité des paperoles.

On aime aussi à l'époque avoir sur soi un petit reliquaire protégeant contre les périls immédiats : les *encolpions*, notamment, sont des reliquaires de taille réduite, portés au cou comme un médaillon. De même, les reliquaires d'accouchée se transmettent dans les familles de génération en génération : assez petits pour être tenus en main pendant l'accouchement, ils sont censés assurer une heureuse naissance. En forme de losange, ils rappellent la plaie du côté du Christ d'où jaillit l'Église,



Cadre reliquaire domestique à paperoles des martyrs Prosper et Célestin.

”  
**L'intimité familiale protège les reliquaires domestiques du vandalisme révolutionnaire qui fait disparaître bon nombre des reliquaires d'église.**

épouse mystique du nouvel Adam et Mère des croyants. En forme d'enfant emmailloté, ils comportent un anneau pour les suspendre ensuite au berceau. L'intimité familiale protège les reliquaires domestiques du vandalisme révolutionnaire qui, à l'instar des guerres de Religion du XVI<sup>e</sup> siècle, fait disparaître bon nombre des reliquaires d'église, arrachant les pierres précieuses, fondant le métal en monnaie d'or et d'argent, brûlant le reste souvent avec son vénérable contenu. Réapparaissant sous le Concordat, les reliques rescapées suscitent une importante production

de nouveaux reliquaires, dans des styles et des formats variés, du reliquaire de poche au domestique jusqu'à la châsse monumentale. L'art d'Église est alors fortement influencé par le style ambiant. La période impériale est marquée par les palmettes que l'on retrouve à Notre-Dame de Paris pour la Couronne d'épines. La Restauration voit le retour du classicisme, puis vient celui des formes médiévales avec le néogothique auquel succède en fin de siècle un art plus symbolique, marqué ensuite par l'Art nouveau. Une première partie du XX<sup>e</sup> siècle voit encore de belles réalisations de reliquaires (par exemple les châsses du saint Curé d'Ars et de sainte Marguerite-Marie Alacoque) ; mais paradoxalement, la période post-conciliaire engendre moins d'ouvrages de qualité, alors que le nombre de canonisations croît de façon exponentielle. On vénère les saints tout en délaissant leurs souvenirs terrestres, signe d'une forme de « désincarnation » insidieuse de la foi catholique que la Providence entend désormais ouvertement combattre avec des moyens aussi radicaux et déroutants que le culte des reliques. ◆

S.M.

Bibliographie : Bernard Berthod, « L'art des reliquaires, formes et décors », dans *Reliques et reliquaires, objets de culte, objets d'histoire*, Bulletin de l'Association des Archivistes de l'Église de France, n° 84, 2015, p. 39-43 ; Jean-Michel Sanchez, *Reliques et reliquaires, Jérusalem, Rome, Compostelle et... la Provence*, Éditions grégoriennes, 2009.